



Hélène Pedneault

avec la collaboration de

Danièle Bombardier

notre

Clémence

D'amour et d'humour

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Table des matières

Introduction	11
Préface.....	13

PREMIÈRE PARTIE

CLÉMENCE, NOTRE MIROIR.....	17
Prologue.....	19
Notre Clémence.....	21
La parenté artistique	29
Tragédie pour une comédienne 1953-1956.....	51
« Le rire est la politesse du désespoir »	63

DEUXIÈME PARTIE

BIOGRAPHIE EN FORME DE SCRAPBOOK (1957-1994)	69
La jeune découverte du Saint-Germain-des-Prés (1957)	71
La découverte de l'année (1958).....	77
Saints Bozos, priez pour nous... (1959)	83
L'envol rose du Flamant (1960-1964).....	89
Moi, j'ouvre des boîtes, j'fais des revues, pis j'ferme des bars (1965-1968).....	101
<i>Les Girls: j'sortirai mes poubelles moi-même</i> (1969)	119
<i>La belle amanchure</i> (1970).....	129
<i>C'est pas une revue, c't'un show: Clémence et ses Boys...</i> (1971).....	133
<i>Le monde aime mieux Mireille Mathieu</i> (1972-1974)	137

<i>L'A. de la F. (1975)</i>	147
<i>J'suis pas assez bonne pour l'Outremont Ah non ? (1976)</i>	151
<i>C'est mon dernier show (Ah ! Non !</i> <i>Clémence, tu peux pas nous faire ça !)</i> (1977-1979)	161
<i>C'est mon dernier show, prise 2 : Les retrouvailles de Clémence (1980-1982)</i>	175
<i>C'est mon dernier show, prise 3 : Plus folle que jamais (1983-1984)</i>	185
<i>C'est mon dernier show, prise 4 : Le derrière d'une étoile (1985-1988)</i>	193
<i>C'est mon dernier show, prise 5 : J'ai show (1989)</i>	203
<i>C'est mon dernier show, prise 6 :</i> <i>De retour après la (méno) pause (1990-1994)</i>	209
<i>Marc et Denis Larochelle : des musiciens porteurs de poésie</i>	225

TROISIÈME PARTIE

<i>LA FIERTÉ DE VIVRE (1995-2007)</i>	229
« Fais-moi encore de beaux dessins »	233
« Qui a fait le monde sans en prendre soin ? »	247
1995 : Clémence revient à la télé.....	257
« Quand j'vends 3000 disques, c'est fameux... »	267
« Ma chère Clémence, c'est à ton tour, de te laisser parler d'amour... ».....	275
De retour après l'âge d'or.....	295
« Dans ma campagne avec Louise »	313
« Moi, c'est nous... »	325

Postface

par Danièle Bombardier.....	337
-----------------------------	-----

ANNEXE I

Bibliographie, discographie et expositions de Clémence	355
Bibliographie de Clémence (Éditions originales)	357
Discographie de Clémence.....	363
Expositions de Clémence, en solo et collectives.....	377

ANNEXE II

Écrits, documents visuels et disques consacrés à Clémence,

et autres références utiles.....	379
Écrits et documents visuels sur Clémence.....	381
Disques consacrés à Clémence	383
Artistes qui ont créé ou interprété des chansons de Clémence	385
Autres références utiles.....	391

ANNEXE III.....395

Notes.....397

Introduction

Hélène Pedneault aimait beaucoup Clémence. Très tôt, elle a senti et compris toute l'importance qu'elle avait dans la société québécoise, particulièrement en ce qui a trait à la présence des femmes et de leur monde dans la parole publique. Elle n'a jamais été avare de commentaires élogieux sur Clémence et s'est penchée, comme une archéologue passionnée et infatigable, sur son œuvre. En 1989, elle publiait une somme de plus de 400 pages, biographie et textes, aux Éditions de l'Homme.

En 2007, elle a souhaité, pour souligner les cinquante ans de carrière de Clémence, publier une édition revue et corrigée de cet ouvrage paru sous le titre de *Notre Clémence*. Elle n'aura pas pu terminer ce travail qui lui tenait tellement à cœur puisque la mort l'a fauchée, en 2008. Comme je connais bien Clémence, l'éditeur m'a demandé, avec l'accord de celle-ci, de revisiter cet ouvrage colossal ; toute la recherche qui a servi à ce travail se trouve dans le fonds Hélène Pedneault, aux Archives nationales du Québec.

Danièle Bombardier

Préface

Son prénom, Clémence, est devenu un nom de code pour le rire, l'impertinence, la grâce poétique. Un nom qui déclenche l'affection de toute une génération et le sourire étonné des plus jeunes devant ce personnage hors norme. Cette enfant folle et naïve que l'âge hésite à frôler et qui a à la fois la maturité des vieilles âmes, la drôlerie du clown et une tendresse émue toujours aux aguets. Clémence a été la première femme à utiliser nos mots pour décrire le Québec qu'on voyait changer, la première à monter sur scène pour rire de nos travers et embellir de poésie un quotidien trop morne. On a beau chercher à la comparer, l'exercice est futile : Clémence est incomparable.

Figure marquante de son époque, elle a suivi à la trace les bouleversements d'une société trop longtemps muselée. Elle, à qui les religieuses répétaient « Taisez-vous ! », a pris sa revanche en monologues, en chansons, en poésie. Et elle a dit haut et fort tout ce qui pouvait déranger, choquer, se situant bien en marge du confort et de l'indifférence, figure de proue féminine d'une société toute prête à faire sauter les digues. Et, de la danseuse topless à la ménopausée, elle a tendu aux femmes un miroir dans lequel sa main avait déjà esquissé un portrait irrésistible où le rire surprenait la gravité et déroulait, dans un art consommé, une poésie touchante et belle, colorée de liberté.

Sa galerie de personnages fait partie de la famille, car nous connaissons tous une grosse Raymonde, une Bertha, deux vieilles, M. Miller, l'ouvrière de La vie d'factrie et l'amoureuse de La ville depuis. Ces personnages dont la courte vie de rimes nous a touchés parce qu'elle

épousait la nôtre sont devenus des classiques qu'on fredonne avec un brin de nostalgie quand le poème devient chanson.

Ce métier qui est le sien, elle l'a créé de toutes pièces : ce mélange de poésie, d'ironie, de tendresse, cet entêtement à débusquer, en douze pieds, les tabous, à permettre la parole, à se l'octroyer sans censure. Et à en rire. Car le rire est la grâce de son intelligence. Fine, sensible, drôle, vive, crue parfois, elle vient nous gratter le fond de l'âme, nous tirer une larme, nous époustoufler par le vertige d'une émotion, puis nous faire pouffer de rire. C'est tout ça, Clémence, une razzia magnifique sur le quotidien et un talent sûr pour viser juste et ensuite ciseler à sa guise toute la gamme des émotions.

Clémence, depuis cinquante ans, fait rire, émeut, dépeint, esquisse ses semblables, grossissant les traits, comme dans ses dessins d'enfant, pour chercher du sens. Et tous, mais surtout toutes, se reconnaissent.

Car Clémence, par la justesse de son regard, la vivacité de son trait, est une formidable historienne. Ses femmes soumises, fières, abandonnées, libérées, besogneuses, maternelles, ménopausées, amoureuses, inquiètes, angoissées : voilà notre passé, notre présent transformés, grandis par cette tendre folle incorrigible qui en a fait tout naturellement du Clémence.

Elle a suivi et devancé le temps, Clémence, en orchestrant ses refus, ses peines, son goût de la vie et des autres devant des salles étonnées, médusées et conquises par cette énergumène touchante. Équilibriste, toujours en osmose avec son public quand elle dénonce les contraintes, lève les barrières, les tabous, cherche le vrai dans les choses et dans les êtres. Dit ceux et celles dont on ne parle jamais, exprime l'angoisse par la satire, le rire intelligent, la poésie fine.

Clémence dit parfois : « Je suis née d'un père angoissé et d'une mère fatiguée. » Mais le père était un immense poète et la mère, une femme exceptionnelle. Et l'alchimie du legs dans la douleur, l'insécurité, l'amour, le rire et la tendresse a fait d'elle cette artiste unique douée de cet œil américain dont parle Pierre Morency. On a tout su de Clémence, de son eczéma à son amant anglais, et à ses autres choix amoureux. Ce n'était

pas là déballage racoleur, mais matière à poésie, son histoire y a pris des couleurs universelles.

Son enfance, rue Pacifique, dans un quartier ouvrier de Sherbrooke, lui inspirera un des plus beaux poèmes chantés de notre littérature, La vie d'factrie, portrait saisissant de tout un petit peuple, de son âme tue et oubliée, un tableau impressionniste de l'injustice, de la résignation et de la lucidité.

Depuis ses débuts, Clémence rime en tendresse, en naïveté, en impudeur ses angoisses, les nôtres, nos peurs, les siennes. Dit simplement le quotidien, s'émerveille d'une goutte de pluie, des geais bleus, se souvient de son père aux bras de géant, fendant la lumière de l'été sur la rivière Saint-François. Elle porte haut l'alexandrin, et Alfred, le père poète, est sûrement fier d'elle. Ils sont ici complices.

Elle a, comme son père, légué des mots habillés d'une âme en harmonie avec les paysages et les gens d'ici. Comme son père qui faisait rimer mackinaw et Malvina, totrôde et rougeaude, qui utilisait, dans son art, le parler populaire, Clémence, en bonne élève, sera vrillée sur sa génération avec l'œil du journaliste, l'âme du poète et la plume acérée du caricaturiste.

Marcel Dubé disait d'elle: «Clémence est une naufragée de sa tristesse.» J'ajouterais qu'elle est à la fois bouleversée, radieuse, reconnaissante d'avoir échappé à cette mort qu'elle a toute sa vie combattue et d'en avoir gardé cette tristesse vigilante qui lui a appris dès l'enfance, rue Pacifique, la fragilité de l'existence et des êtres humains: poètes angoissés, ouvriers exténués, mères fatiguées ou enfants inquiets.

Et la nécessité de dire en chansons, en monologues et en dessins par cette poésie intime, cette drôlerie touchante et sage, vient encore de l'angoisse du temps qui passe et de cette rôdeuse qui attend son tour. On me demande de définir l'importance de Clémence, ce qu'elle a légué à notre culture depuis cinquante ans. Elle a légué cinquante ans de rendez-vous touchants, surprenants, ces miroirs tendus où le trait incisif prend permission de la tendresse, cinquante ans d'une écriture si maîtrisée qu'elle nous a convaincus qu'il s'agissait là de spontanéité, cinquante ans de

dessins, bande imagée de l'histoire du Québec d'autrefois et de celle de ses animaux familiers, les chats.

Clémence nous a appris qu'il était possible de dire non, de se moquer de la bêtise, du ridicule, que chaque être est unique, qu'elle en est la preuve vivante. Elle nous a appris que la langue d'ici pouvait avoir, dans ses habits de simplicité, une exactitude, du style, et qu'on devait, en l'écrivant, de quelque parure qu'on l'affuble, la respecter et en faire naître une beauté subtile et touchante. Elle nous a légué sa part d'humanité retranscrite de façon magistrale dans une œuvre qui, par son authenticité, restera à notre mémoire comme l'odeur des lilas au mois de mai et celle des sous-bois qu'elle aime tant.

Danièle Bombardier (2007)

PREMIÈRE PARTIE

CLÉMENCE, NOTRE MIROIR

Prologue

J'ai choisi *Notre Clémence* comme titre parce que je n'ai pas voulu chanter sur elle en solo. J'ai donc demandé des textes à des amis de Clémence, à son frère aîné, à des gens qui ont travaillé avec elle ou qui ont été influencés par elle. Des gens qui l'aiment.

Avec Marie-Claude Trépanier, ma précieuse tête chercheuse en 1989, et Geneviève Renaud, en 2007, j'ai écumé la Bibliothèque nationale et les archives de Radio-Canada pour déterrer tous les articles écrits sur Clémence depuis cinquante ans. Les journalistes – qu'ils écrivent bien ou mal, en bien ou en mal – écrivent la petite histoire d'un peuple au quotidien. Ils sont aussi les premières personnes à recevoir les confidences des artistes et à réagir publiquement à leurs créations. Et il faut dire que Clémence a entretenu une relation très particulière avec les journalistes. En fait, c'étaient eux, le premier public de Clémence, avant la création de ses spectacles. Elle faisait plus que de la promotion en leur accordant des entrevues : elle testait sur eux son nouveau matériel en leur racontant des bribes du spectacle à venir, pour voir leur réaction, et elle avait avec eux de vraies conversations, d'être humain à être humain, et non d'artiste à critique. Elle leur posait même des questions, parfois, inversant les rôles. Plusieurs notent à quel point ils se sont vite sentis « nus » ou désemparés devant Clémence, ne sachant pas trop sous quel angle la prendre. D'autant plus que Clémence parle d'abondance et entre toujours rapidement dans le vif du sujet, parlant de sa vie actuelle, de son

âge, de son enfance, de la mort ou de l'alcoolisme de son père, la conversation de salon n'étant pas son fort !

Je me plais à imaginer que ce livre est le résultat d'une immense entrevue collective avec une artiste d'exception, réalisée par des centaines de journalistes, jour après jour, sur cinquante ans. En effet, pourquoi faire répéter à Clémence, juste pour moi, ce qu'elle a déjà dit à nombre de journalistes au fil des années, à chaud, au moment précis où elle vivait la création d'un spectacle, un changement d'âge important ou un événement de sa vie ?

J'ai mis l'accent sur l'artiste Clémence, sur son œuvre, sur l'importance de sa présence dans la culture québécoise et de son regard à la fois tendre et caustique sur sa société, et moins sur la femme privée, même s'il en sera aussi question puisque, chez Clémence, on pourrait presque dire que « le privé est public¹ », le miroir qu'elle nous a tendu étant fait des reflets de sa propre vie.

La multiplicité des regards sur elle que j'ai tenu à avoir dans ces pages me donne un peu la belle illusion que c'est tout le Québec qui a écrit ce livre avec moi. Je vous présente « ma » Clémence à l'intérieur du « notre ». Je ne suis qu'une infime partie d'une histoire d'amour collective avec une artiste, la seule au Québec, à qui l'on a donné ce « notre » avant le prénom, comme un titre de noblesse.

Hélène Pedneault (2007)

Notre Clémence

Il est difficile de dissocier Clémence de la chair et de l'âme de la société québécoise. Elle a porté tant de fois notre nom, elle a fait tant de fois notre portrait. Mais, chaque fois, elle nous a redonné nos identités, au risque de ne plus retrouver la sienne. Elle n'a jamais rien su garder pour elle. Elle me fait parfois penser à ces illusionnistes qui font disparaître des choses de nos poches ou de nos sacs pour les faire ensuite réapparaître. Après leur tour, dans un concert d'applaudissements, ils rendent à chacun l'objet qui lui appartient.

Clémence nous a posé des questions, nous lui avons répondu, elle a pris des notes dans ses petits cahiers lignés. Et elle nous a écrits, dessinés, aimés, de tous les lieux de sa solitude : derrière ses lunettes, devant sa feuille blanche ou noircie, dans l'ombre de ses multiples sentiers perdus entre les bouleaux ou les érables, jusqu'à sa solitude si éclairée, derrière son micro.

« Lâchez-moi avec mon passé... »

Clémence m'a dit : « Écris-moi. » Alors c'est ce que je fais dans ce livre : je l'écris. Je lui écris. Suis-je en train de faire œuvre de biographe ? d'analyste ? d'historienne ? d'archiviste ? d'archéologue ?

d'ex-impresario ? de fan inconditionnelle ? de collègue, maintenant que je suis du même bord de la clôture de l'écriture qu'elle ? d'amie, simplement ? Je me demande si je ne suis pas en train d'écrire ce livre d'abord pour elle, pour qu'elle se rende compte de son importance, qu'elle puisse la mesurer et répondre correctement aux questions quand on lui parle de son passé. Elle ne se souvient de rien, sa mémoire est complètement délinquante et de type « impressionniste ». Alors, les dates...

— En quelle année, ton premier disque ?

— Je m'en souviens pas.

— En quelle année, ta première boîte ?

— Je l'sais-tu, moi ?

Au téléphone, je dis à son agente et amie, Louise Collette, de lui demander l'année de sa première revue. En réponse, j'entends une voix qui crie, du fond de l'appartement : « Lâchez-moi tranquille avec mon passé ! » Je ne vous raconte pas l'enquête quasi policière qu'il a fallu mener pour trouver trace de tout ce que Clémence a fait depuis 1957. Elle serait née au XIX^e siècle que ça n'aurait pas été plus compliqué. Les dates que vous trouverez dans ce livre ont été arrachées une par une aux microfilms des journaux qui dorment à la Bibliothèque nationale, à la suite de centaines d'heures de fouilles archéologiques pour mettre au jour les moindres petits morceaux, qu'il a ensuite fallu coller les uns aux autres pour avoir une idée de l'ensemble. Combien de coups de téléphone, combien de questions, combien de déductions a-t-il fallu pour en arriver à ce *patchwork* minutieux ?

Cela dit, je ne cherche pas l'impossible pure vérité historique, je souhaite l'exactitude des faits et des dates, tout au plus. En écrivant ce livre, je me suis rappelé combien j'aimais Clémence et, surtout, pourquoi je l'aimais. Je voudrais faire œuvre de gourmande et vous faire partager ma gourmandise.

Confidence de Clémence (avril 2013)

« Lâchez-moi avec mon passé... » J'ai souvent dit ça à Hélène, au fil des années. Mon passé est toujours présent, mais ça m'agace de répondre à ces questions sur le showbiz, de donner des détails, des précisions, des dates... Pour moi, tout ça est terminé, il reste les chansons, les poèmes. Cela dit, quand je ne vais pas bien, je m'adresse encore à ma mère. Le passé en dehors de la scène est donc très important, mais le passé de ma carrière, en quelle année telle chose s'est produite, ça ne m'intéresse pas vraiment.

Chroniques de la vie quotidienne

Attention. Je n'avais pas pour projet d'écrire un livre qui aurait pour titre: « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur Clémence sans jamais oser le demander » ou « Pleins feux sur Clémence ». Pas du tout. Vous ne saurez de sa vie privée que ce qu'elle veut bien en dire, à moi ou à d'autres, dans des entrevues dont je vais citer des extraits. Le reste, c'est personnel. Dans les entrevues, elle est comme dans l'écriture: si elle n'est pas bien, elle le dit, si elle est en train de faire un bon coup, elle le dit aussi. Elle n'a jamais eu peur de parler de la maladie, du chagrin, de la mort, au fond ce qui nous préoccupe tous. Je vais la suivre, je ne la précéderai pas.

En filigrane, j'ai essayé de retracer la petite histoire du Québec en même temps que la sienne, parce que Clémence est une sorte de chroniqueuse de la vie quotidienne des Québécois. Clémence, journaliste? Je l'imagine très bien s'installer à la sortie de la Dominion Textile, son magnétophone à l'épaule, et interviewer les femmes qui en sortent le soir, ou au petit matin, fatiguées.

« À quoi ressemble votre vie, à la factrie de coton ? » L'une des ouvrières aurait très bien pu lui répondre :

Comme on dit, dans la fleur de l'âge
J'suis entrée à factrie d'coton
Vu qu'les machin's font trop d'tapage
J'suis pas causeus' de profession
La seul' chos' que j'peux vous apprendre
C'est d'enfiler le bas d'coton
Sur un séchoir en form' de jambe
En allant d'la cuisse au talon.

Si je pouvais mett' bout à bout
Le ch'min d'la factrie à maison
Je serais rendue, y a pas d'doute
Faiseuse de bébelles au Japon
Pourtant, à cause de mes heures
J'peux pas vous décri' le parcours
J'vois rar'ment les chos's en couleurs
Vu qu'il fait noir aller-retour.

Quand la sirèn' crie délivrance
C'est l'cas de l'dire, j'suis au coton
Mais c'est comm' dans ma p'tite enfance
La cloch' pour la récréation
Y a plus qu'un' chos' que je désire
C'est d'renter vite à la maison
Maint'nant j'ai plus rien à vous dire²...

Mais Clémence n'était qu'une petite fille qui, rue Pacifique, à Sherbrooke, regardait passer les travailleuses des factries (de *factory*, « usine ») par la fenêtre sans leur poser de question. Au lieu d'écrire un article dénonciateur sur la condition lamentable des

ouvrières dans les usines de coton, elle en a fait une chanson. Elle était alors bien plus grande, mais sa fenêtre ne l'a jamais quittée. D'autres ont mené des batailles syndicales. Léa Roback a fondé le syndicat de la robe et les ouvrières ont fait des grèves mémorables et difficiles, dont la grève des Midinettes, en 1936, au temps où les grèves n'étaient que des cris de désespoir.

Les filles des factries en ont voulu à Clémence, pour cette chanson : « On n'est pas si niaiseuses », lui ont-elles dit. Tellement peu habituées à ce qu'on s'intéresse à leur sort, elles ont pensé que Clémence voulait rire d'elles. Mais Clémence le savait, puisqu'elle avait fait dire à l'ouvrière, à la fin de son texte : « J'suis pas un sujet à chanson. »

Peintre des effacées

Clémence, enfant si effacée, désespérément moyenne à l'école, a toujours peint des gens qui n'étaient, en effet, pas des sujets à chanson : les anonymes, les ordinaires, les effacées, les vieilles filles, les laides, les exploitées, les naïves, les grosses, les dérisoires. Vengeance douce ou acte de solidarité ?

Sa sœur Jeanne raconte que, petite, Clémence était très colieuse. Et quand quelqu'un la disputait à cause de ça, parce qu'il la trouvait fatigante, elle répondait : « Ben, quand on aime... ! » Elle fait la même chose avec ses personnages, elle se colle sur elles et sur eux. Clémence a de ces coups de tendresse pour le genre humain, c'est pas croyable.

Le quotidien et la lourdeur de nos petites vies resteront toujours ses sujets préférés. Elle évite la politique, trop éphémère, qui ne l'inspire pas ; elle préfère rire des événements quotidiens et peindre des situations dans lesquelles tout le monde se retrouve.

Ses « anonymes silencieux » sont surtout des femmes, parce que c'est une femme qui les décrit et les incarne. Peut-être aussi parce que les femmes sont plus facilement anonymes que les hommes.

Clémence a écrit des portraits de femmes, avec des mots de femme. La preuve en est que ce sont des femmes interprètes qui ont été sensibles à son écriture : Renée Claude, Jacqueline Dulac, Lucille Dumont, Louise Forestier, Pauline Julien. Mais des hommes ont aussi interprété Clémence : Claude Léveillée a chanté *La complainte du marin* – un des rares personnages d’homme de Clémence – dont il a aussi composé la musique. Et, en 1998, un homme a enregistré un disque complet des textes de Clémence. Un des musiciens avec qui elle a travaillé dans les années 1960 et au début des années 1970, Gaston Brisson, qui lui a écrit de superbes mélodies pour ses chansons, entre autres *Quelques jours encore* et *La chaloupe Verchères*. Sur ce disque consacré aux chansons de Clémence, il chante *Je ferai un jardin* et *La ville depuis*. Voici ce qu’il m’écrivait dans le livret de son disque :

« Note pour Hélène Pedneault : Dans ton beau livre *Notre Clémence*, tu disais quelque part que si un jour on entendait un homme chanter *Mon amour a pris sa débarque, du haut de la Place Ville-Marie*, ou bien *Cet été, je ferai un jardin*, ce serait une révolution... Ben nous voilà en plein dedans ! »

Gaston Brisson

Une des interprètes féminines de Clémence a enchanté tout le Québec avec sa voix d’ange quand elle est arrivée avec son premier disque, dans les années 1970. Elle s’appelle Fabienne Thibeault.

* * *

Les chansons de Clémence

par Fabienne Thibeault

Les chansons de Clémence sont importantes dans ma vie, comme l'ont été les chansons que ma mère me chantait quand j'étais enfant, les chansons qui restent dans le cœur et dans la tête comme les souvenirs de son premier cirque ou de son premier voyage au pays des fées. L'émerveillement.

Clémence, c'est le don de la tendresse et le don du sourire, celui qui fait éclater la joie ou amène des larmes dans les yeux. Chanter *La vie d'factrie* m'est toujours un moment privilégié: l'envie de fermer les yeux et de rentrer profondément en moi-même pour crier, murmurer à la face et au cœur de tout l'univers: « Chus v'nue au monde seule comme tout l'univers, c'est seule que j'continue ma vie », comme un cadeau précieux.

Merci Clémence

* * *

La parenté artistique

Il y a des êtres, comme ça, qui apparaissent tout d'un coup, on ne sait pas d'où ils sortent, et qui sont différents des gens de leur époque. Je me suis toujours demandé, par exemple, comment Simone de Beauvoir avait pu écrire *Le deuxième sexe* en 1949. Comment elle avait pu recueillir ces données sur les femmes et en tirer les bonnes conclusions avec cette formidable intuition qu'on peut lui reconnaître maintenant, plus de soixante ans plus tard. Pourtant, en 1949, on a mis son livre à l'index, on le lui a lancé par la tête, on a crié au scandale, aucune injure n'était assez forte pour la qualifier.

Tous les créateurs sont des récepteurs et des émetteurs, mais certains le sont plus que d'autres. Ils sont rares. Ils décodent par intuition ce qui s'en vient; la plupart d'entre eux ne savent même pas qu'ils précèdent tout le monde tellement ils sont, eux, dans une sorte d'évidence. Leurs antennes intérieures sont si justes qu'ils entendent les ultrasons de la société dans laquelle ils sont plongés. Ces êtres sensibles sont traversés par tous les courants, ils en font la synthèse, les transcrivent et ouvrent un nouveau chemin. Clémence est de ceux et celles-là. Elle a suivi uniquement son cœur et son instinct.

Mais d'où lui vient cet instinct, ce savoir? Avant Clémence, il y a eu Madame Bolduc (Mary Travers), dans les années 1930, qui

est indéniablement une parente proche de Clémence avec ses chroniques chantées de la vie quotidienne des petites gens. Décriée par certains qui se plaignaient de sa « langue sale » (entendre « langue française québécoise »...) dans les journaux, elle déplaçait pourtant des foules partout où elle se produisait. La Bolduc ne faisait pas de monologues, elle écrivait la petite histoire des gens en chansons, dans leur langue, chose que personne n'avait osé faire avant elle, si on exclut le folklore. Un peu après viendra Gratien Gélinas, avec son Fridolin et ses *Fridolinades*. Yvon Deschamps a déjà dit de Clémence qu'elle avait inventé le monologue social. Elle a été la première femme à le faire, c'est certain. Mais vingt ans avant elle, il y avait eu Fridolin.

Clémence est trop jeune pour avoir vu Fridolin sur scène, puisque les dernières *Fridolinades* furent présentées en 1946, avec un bref retour en 1956. En 1946, Clémence n'avait que treize ans. À coup sûr, il y a une filiation entre Clémence et le Fridolin de Gélinas, mais, dans aucun des articles sur Clémence, on ne fait le rapprochement. Pourtant, il saute aux yeux que l'un et l'autre ont créé des personnages qui disaient des choses énormes sous le couvert de la naïveté la plus totale. Gratien Gélinas a choisi un enfant tannant avec un lance-pierres, et Clémence, au début de sa carrière, a choisi d'être une oie blanche, une couventine aux yeux ronds. « Ça fait rien, moi, je comprends pas ce que je dis », déclarait-elle, après avoir dit une phrase à double sens, ce qui faisait rire les gens encore plus fort. La principale différence entre Clémence et Gélinas, c'est le contenu à saveur politique de Gélinas. La politique est un sujet qui n'a jamais attiré Clémence, qui le jugeait, faut-il le redire, ennuyeux ! À ma connaissance, elle a écrit un seul sketch politique, *Le jour de gloire*, dans sa revue *La belle amanchure*, en 1970, et on trouve quelques allusions directement politiques dans certains autres monologues, mais Clémence cherchait plutôt l'universalité et la « longévité » d'un sujet. Elle a réussi cet exploit dans plusieurs chansons et monologues, à commencer

par *La vie d'factrie*, où la condition ouvrière est aussi parlante après cinquante ans, même si les manufactures des années 1950 n'existent plus. Par contre, on trouve, dans l'œuvre de Clémence, des chansons et des monologues où des personnages subissent les effets de la politique dans leur vie quotidienne, comme cette très belle série de chansons au maire de Montréal, Jean Drapeau, dans sa revue *Le monde sont drôles* : *Chanson du vieux au maire*, *Chanson du comptable au maire* et *Chanson de la mère au maire*.

Revenons à la parenté artistique de Clémence. Il y avait aussi Jacques Normand, dans les années 1940 et 1950, mais il faisait plutôt de l'improvisation sur des thèmes à caractère éminemment politique. On pourrait dire qu'il est l'ancêtre du *stand-up* comique au Québec, le père des Cyniques et le grand-père des Zapartistes. Mais Clémence écrivait ses monologues, alors que Jacques Normand n'écrivait pas ses textes³. Il les « sentait », plutôt, selon le public et les événements de l'actualité. C'est lui qui amènera Clémence sur scène pour la première fois. Doté d'un flair infailible, il a tout de suite vu que Clémence apportait quelque chose d'inédit. Il l'a baptisée « la couventine du music-hall », surnom qui lui est resté pendant au moins cinq ans. Il l'a aussi baptisée « découverte de l'année » au cabaret Saint-Germain-des-Prés, « premier chansonnier canadien » et cette perle : « Démence DesClochers ». Tout le monde, y compris les journalistes, répétait ce que disait Jacques Normand, c'est la seule chose que peuvent faire des wagons accrochés à une pareille locomotive ! Clémence a souvent dit que c'était Jacques Normand qui lui avait tout appris de l'art d'être en scène, du rapport avec un public et des règles de l'humour. Il lui disait : « *Punche* en entrant, *punche* en sortant ! » Et comme lui-même faisait à peu près ce qu'il voulait avec le public, qui lui mangeait dans la main, la jeune Clémence de vingt-quatre ans a beaucoup appris en le regardant travailler, soir après soir. Est-ce de lui qu'elle tient son extraordinaire sens de l'improvisation, qui transforme un trou de mémoire – vrai ou « organisé » – en véritable exploit ?

Humoriste, poète, monologiste, comédienne: Clémence DesRochers s'est constamment réinventée au cours de sa prolifique carrière. Prenant la parole au nom des gens d'ici, elle a tour à tour exprimé avec justesse les joies et les peines des ouvriers, des femmes, des laissés-pour-compte et des homosexuels. Chaque fois, ses mots nous ont touchés droit au cœur, nous faisant à la fois sourire et réfléchir. Ce livre rend hommage au parcours exceptionnel d'une auteure profondément humaine, accessible et chaleureuse qu'un prénom suffit à désigner. Redécouvrez Clémence, la femme, l'artiste, la peintre du quotidien qui n'a jamais cessé d'esquisser notre portrait.

Hélène Pedneault est une écrivaine québécoise connue notamment pour sa participation au magazine féministe *La vie en rose*. Décédée en 2008, elle a marqué l'histoire du mouvement des femmes au Québec.

Danièle Bombardier est journaliste, animatrice et auteure. C'est en sa qualité d'écrivaine et de grande amie de Clémence qu'elle collabore à sa biographie.

ISBN 978-2-7619-3405-3

